

Amour et haine dans les liens familiaux

Catherine MARJOLLET

Afin de mieux comprendre ma communication, il est nécessaire d'avoir vu le film « Un air de famille » de Cédric Klapisch.

Pour préparer cette communication, je me suis inspirée de deux ouvrages :

- *Amour, haine et tyrannie dans la famille*, coordonné par Gérard Decherf. Les auteurs sont pour la plupart membres de la Société Française de Thérapie Familiale Psychanalytique créée par André Ruffiot
- *La famille suffisamment bonne* de Donald W. Winnicott, recueil de conférences données auprès de travailleurs sociaux.

J'ai aussi repris des éléments de l'ouvrage de Catherine Audibert : *Œdipe et Narcisse en famille recomposés : enjeux psychiques de la recomposition familiale*.

Curieusement, ce ne sont pas ces ouvrages que je vais aborder ce matin... Je vous propose d'utiliser le propos du film – que j'apprécie beaucoup car il est plein de vie et d'espoir – pour comprendre très simplement comment fonctionne une famille, comment se noue le drame familial, comment se développent les sentiments de haine autour de la violence et de la tyrannie familiales. Et aussi comment des tentatives pour en sortir se construisent. Enfin, comment l'amour va pouvoir s'exprimer dans les liens affectifs.

La famille Ménard, une famille en crise

J'ai beaucoup apprécié ce film qui, sous couvert d'une comédie présentant les règlements de compte à la fois drôles et acides d'une famille "banale", n'en dépeint pas moins les caractéristiques d'une famille non pas, *au bord*, mais bien *en* crise de nerfs. Chaque personnage va exploser à un moment donné de l'intrigue. Le scénario nous présente pourtant une vision optimiste de la famille, en tant que structure humaine, groupe social et entité relationnelle et affective. Une vision optimiste et réaliste, car cette famille en crise est capable de produire la transformation de ses membres vers un meilleur devenir. Même ceux qui semblent le plus ancrés dans leurs certitudes et leur mode relationnel sont "secoués" (secoués au sens littéral, quand Denis (re)pousse violemment Philippe sur le siège du bar). Une transformation psychique est-elle en cours pour chaque personne ? Je le pense.

Ce portrait de famille exemplaire nous propose la distribution généalogique suivante : le *père tranquille* est décédé ; il est ainsi absent des relations familiales. Qualifié de raté et dénigré par la mère, qui a fini par le quitter, il serait responsable des échecs familiaux, notamment du devenir prétendument "raté" de deux de ses trois enfants. La mère, elle, n'est pas tranquille du tout par contre, ou par contraste ! Hystérique, "elle n'en a que" pour le fils qui réussit, Philippe. "Elle n'en a que" signifie qu'elle n'a d'amour que pour ce fils, chargé de la narcissiser ou renarcissiser sans fin. Elle semble haïr les enfants qui ne satisfont pas son narcissisme, ou pas suffisamment : l'aîné Henri qui ne "bouge" pas, comme son père et la benjamine Betty, qui bouge trop dans le sens où elle est rebelle. Mais une fille, dit-elle, "ce n'est pas noté pareil".

Les rôles dans la famille Ménard

Le père semblait ne pas exister en tant que personne, mais en tant qu'exécutant des besoins narcissiques de sa femme, comme Betty par rapport aux besoins narcissiques de son frère Philippe. Philippe n'existe que par sa réussite professionnelle. Tyran affectif, il prend le relai de la mère : il exige, à son tour, que tout le monde n'existe qu'autour de lui. Car

au niveau groupal de la famille, il prend le rôle du sauveur : il sacrifierait sa vie à la réussite familiale mais sa famille, en retour, doit le lui rendre affectivement en l'adulant sans fin, tel un Narcisse désespéré de ne pouvoir se détacher de son image de gloire. Il exige...

Vous constatez-là à quel point cette famille a développé des liens de haine. Posséder l'autre est un mouvement affectif de haine. D'ailleurs, à propos de haine, Philippe offre un collier de chien à sa femme pour son anniversaire...

Henri, lui aussi, veut posséder Arlette car "un homme doit tenir sa femme" ! Il veut venger son père mais dans ce projet, il est lui aussi pris dans un mouvement de haine. Il est le gardien de l'immuabilité familiale comme son père devait l'être : un gardien angoissé de l'ordre établi et de la dépression familiale. Mais l'ordre établi pour l'ordre établi semble une coquille ou un gilet vide de sens. Lorsqu'il dénonce le manque de féminité de sa sœur : "On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre", il lui reproche, en fait, de ne pas être capable de séduire un homme. Il livre à ce moment-là et malgré lui une autre version psychique du drame familial, un drame en deux temps : les femmes doivent attraper les hommes avec leur féminité ; les hommes sont alors "finis", assassinés dans leur élan vital sur un inquiétant grille-pain "androicide" et finissent, paralysés, dans un bar minable, figurant un espace de retrait psychique. La haine d'Henri, contre sa mère en particulier, se perçoit bien dans le rêve du "poisson". Ce rêve, dans lequel il tape sa mère avec un poisson, figure son désir meurtrier d'en finir avec elle. Mais son rêve ne fait que noyer le poisson...

Betty est une femme adolescente, en colère d'être une fille et de ne pouvoir exister en tant que telle, addictive pour tenir le coup face à ce manque affectif et identitaire, mais surtout en résistance massive pour ne pas devenir comme sa mère, haïe. Elle refuse de s'identifier positivement à elle. Betty reste sur le carreau de la rencontre amoureuse, résultat de cette autre course narcissique. Là encore, la haine l'emporte.

La pulsion sexuelle au secours de la pulsion narcissique

Ainsi, le bar familial représente la vie psychique familiale avec ses caves et recoins dangereux, sa paralysie affective, sa haine irruptive de ne pouvoir être soi-même et son empêchement à aimer... mais une ouverture va s'opérer. Une solution de vie va émerger progressivement car les amoureux de ces enfants blessés, les – comme on les nomme élégamment – "pièces rapportées" des enfants adultes vont s'allier inconsciemment pour faire bouger cette famille. J'ai envie de vous communiquer, au passage, un autre point de vue psychique possible : on peut préférer au terme haineux de "pièces rapportées" celui affectueux de "valeurs ajoutées", quand l'autre, différent de soi, de nous, vient du monde extérieur dynamiser la vie familiale et aider à la transformer.

Les trois partenaires des enfants – y compris Yolande avec son collier de chien – vont se battre pour introduire de la vie extérieure, du tiers séparateur et de l'Œdipe, dans le système familial pris dans la spirale de sa mort intérieure narcissique. Il s'agit de provoquer une nouvelle désintringement des pulsions de vie et des pulsions de mort en vue d'un réaménagement des pulsions narcissiques par rapport aux pulsions sexuelles œdipiennes. La pulsion de mort est illustrée par l'immuabilité et les besoins narcissiques toxiques. La pulsion de vie est figurée par le départ d'Arlette, les aventures hors du bar familial et les désirs œdipiens légitimes.

Une dynamique de changement, un remaniement psychique

Que va-t-il se passer ? Arlette part pour réfléchir... et savoir si elle va quitter Henri ou pas. Pourquoi ? Elle n'en peut plus de ne pas être considérée par son homme. Son mouvement pour quitter une dépendance négative est juste. Henri sent bien ce besoin d'autonomie d'Arlette et sent bien qu'il lui est insupportable. Pourquoi ? Parce que lui-même n'est pas considéré dans sa famille, ne peut se considérer et donc considérer l'autre. Arlette aime Henri et elle va faire bouger leur couple. Henri aime Arlette mais n'osait plus le ressentir, il était grillé émotionnellement... A la fin de l'intrigue, quand la famille est repartie

et qu'Arlette appelle, Henri lui dit qu'il peut changer et lui propose : "Arlette, tu sais ce qu'on pourrait faire ? Un pub ". Henri ose faire un projet, il retourne vers la vie. Arlette l'a recontactée car elle a été touchée de la sérénade sous le balcon, relayée par le chœur des jeunes de la cité : "Oh Arlette ! Descends Arlette ". Il fallait qu'elle puisse dire *non* pour dire *oui* ensuite. Pour Henri, l'engagement n'était plus possible car il était paralysé dans sa propre image d'imbécile. Pour sortir de l'emprise familiale et commencer à être lui-même, il lui fallait d'abord avoir touché au manque affectif et à l'isolement.

Tous les autres personnages vont bouger, à partir de la situation imprévue du départ caché d'Arlette, devenu ensuite une attente d'Arlette, symbolisant l'attente du changement familial, la rupture, le changement. Chacun, coincé dans ce huis clos familial, va devoir parler vrai à l'autre et décider quelque chose pour soi : Henri, de considérer Arlette et Arlette, de revenir ; Denis, d'enlever Betty et Betty, de suivre ce garçon formidable ; Yolande, de danser, boire et s'amuser, et Philippe, de descendre de son piédestal tyrannique ; la mère, d'entendre les reproches légitimes, de descendre l'escalier de la cave représentant l'inconscient de la maison et de la famille, et de s'y "casser la figure". La tyrannie du besoin narcissique de l'ambition peut cesser. Etre soi, parler vrai, être libre, se respecter et respecter l'autre, s'aimer et aimer l'autre, développer sa créativité en se débarrassant de sa destructivité. Tout un programme sophia-analytique !

Solidarité, choralité et espoir

Je voudrais aborder maintenant un élément extrêmement important, à mes yeux, une valeur : la solidarité familiale, ainsi qu'un thème sophia-analytique qui nous est cher : la choralité. Je fais l'hypothèse que les membres de cette famille, implicitement d'abord puis de manière plus explicite ensuite (la question : "ça va toi ?"), restent pour soutenir Henri, un de leurs membres. Puis, notamment au travers de la transformation et des propositions de Denis, ils entrent en alliance, "maturent" et trouvent des solutions créatives pour sortir du drame familial, en développant chacun son projet de vie. C'est une famille suffisamment bonne à mon sens.

Mais je voudrais comprendre avec vous pourquoi cette famille vit une crise maturative. Pourquoi cette famille est-elle pleine de haine ? L'amour dans cette famille, qui pourrait être la nôtre, est comme les trois tranches de cake à partager en six. Il n'y en a pas assez pour chacun... Ou bien l'amour reste à un niveau très enfantin, remplissant les besoins premiers du bébé, contact, chaleur, tendresse, représentés par le monde du chien : "un chien ne vous décevra jamais". Offrir un chien à Yolande, c'est en fait l'intégrer à la famille et lui dire qu'on l'aime.

Le drame familial est représenté par la même scène en boucle que chacun des enfants devenus adultes revit en *flash-back* : au début, trois enfants sont ensemble, complices pour réveiller les parents en sautant sur le lit conjugal. Mais, on le voit par la suite, tous les enfants ne sont pas traités de la même manière : le père joue avec Philippe, tape Henri et ignore Betty. Les enfants comprennent la violence dans ces liens familiaux et donc le sentiment de haine qui circule. Chacun va alors prendre sa place dans cette famille de manière défensive : Philippe, pour éviter les coups, va tout faire pour rester le préféré et ne plus exister pour lui-même ; Betty, pour être considérée, va entrer en complicité avec Philippe, le plus aimé ; Henri reste sidéré de la violence qu'il subit sans raison, sinon que le père doit avoir besoin psychiquement d'un fils à battre, partie de lui-même qu'il déteste. Henri n'est pas l'apparent imbécile dépeint : il ne comprend rien parce qu'il est sidéré d'effroi par la violence qui circule. Les enfants vont en conserver des sentiments intenses de honte et de culpabilité qui viendront ensuite paralyser leur vie. Nous le percevons dans les tentatives de Betty et de Philippe de demander à Henri si "ça va", pour tenter de dire qu'ils voient bien que "ça ne va pas", et qu'ils en savent finalement les raisons profondes : notamment l'immaturation et le manque affectif, dans lesquels ils se trouvent tous. Le manque affectif constitue la haine, figurée ici dans les moments de crise actuels, que ressent Yolande avec les courants d'air froid. Ils ne peuvent ignorer non plus la dimension du générationnel dans le groupe familial : la transmission doit s'opérer dans un sens où un enfant doit avoir

des problèmes, et c'est Henri qui sera ici l'enfant désigné, le mauvais objet. "Ça ne va pas" non plus, car les membres de cette famille mentent, dissimulent, manipulent... Que s'est-il passé pour que le lien d'amour devienne un lien de haine, que l'alliance entre frères et sœur se transforme en une opposition, une question de place comme question de vie ou de mort, où la rivalité est impossible ?

Autre conséquence de ce drame familial si commun : dans l'inconscient groupal familial, il existe un clivage entre le mauvais objet représenté par Henri, le bon objet représenté par Philippe et le non-objet représenté par Betty. Si nous comprenons la famille comme une entité, un organisme, cette personne groupale en reste à la position schizo-paranoïde. Ainsi, une autre version psychique du film est de le comprendre comme un passage maturatif à la position dépressive, où les différentes parties du Moi sont réunifiées, où la perte, rupture ici, est traversée, où la destructivité est comprise, pour permettre à la personne d'exister pleinement dans le sens de lui permettre d'envisager sa créativité – transformer le bar en pub.

Dans les *flash-back*, c'est bien le père qui assigne les places... Je précise à nouveau que l'idée n'est pas de rendre responsables les parents qui auraient agi volontairement pour faire du mal à leurs enfants. Comprendons-le comme une mise en scène symbolique de parents intériorisés négatifs, de parents psychiques et non de parents réels.

J'aime ce film car il est drôle et touchant à la fois. Je trouve vraiment réussis ces arrêts sur images, comme autant de tableaux de famille, figurés par la vitre de séparation des deux salles du bar. Chaque membre de ce groupe familial va entrer en crise et exploser, très justement et sans précautions polies. La famille s'énerve : la vie est donc très présente. Ensuite, le film met au jour, sans concessions, les raisons de la haine familiale. Enfin, il montre des moments parfois maladroits mais tendres d'une reconstruction de l'amour familial qui passe nécessairement par la reconnaissance de ses membres. D'ailleurs chaque personnage se regarde dans les miroirs et se donne à voir, déformé par une vitre ou un verre.

Pour terminer, je vous invite à vous remémorer trois images du film : lorsque Yolande danse avec Denis et énonce : "cela faisait longtemps que je ne m'étais pas amusée comme ça" ; lorsque Betty part avec Denis et qu'ils s'embrassent devant la porte du bar, et que Yolande encore reconnaît : "elle a de la chance Betty, il est gentil Denis" ; enfin lorsque Henri propose à Arlette : "Arlette, tu sais ce qu'on pourrait faire : un pub ?". Trois images et trois moments qui incarnent, à mes yeux, l'espoir de la famille et de chacun de ses membres, à savoir un espoir de sortir du drame familial et un espoir de transformation. Trois images et trois moments qui révèlent, au fond, trois fantasmes d'une possible vie familiale heureuse, d'un possible amour trouvé-retrouvé, d'un narcissisme restauré pour une rencontre de l'autre réalisée.

Bibliographie

- Anne ANCELIN SCHUTZENBERGER, 2007, *Psychogénéalogie*, Payot
Catherine AUDIBERT, 2009, *Œdipe et Narcisse en famille recomposés*, Payot
Bruno CLAVIER, 2013, *Les fantômes familiaux*, Payot,
Gérard DECHERF (dir.), 2006, *Amour, haine et tyrannie dans la famille*, Editions In Press
Gérard DECHERF, Elisabeth DARCHIS et Laurence KNERA, 2003, *Souffrance dans la famille*, Editions In Press, 2008
Gisèle HARRUS-REVIDI, 2001, *Parents immatures et enfants-adultes*, Payot
Maurice HURNI et Giovanna STOLL, 2003, *Saccages psychiques au quotidien. Perversion narcissique dans les familles*, L'Harmattan
Paul-Claude RACAMIER, 1992, *Le génie des origines*, Payot
Serge TISSERON, 1996, *Secrets de famille mode d'emploi*, Marabout, 2012
Donald W. WINNICOTT, 2010, *La famille suffisamment bonne*, Payot